Document generated on 06/02/2025 5:20 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

« Bureautopsie »

Christine Borello

Number 67, 1993

URI: https://id.erudit.org/iderudit/29369ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Borello, C. (1993). Review of [« Bureautopsie »]. *Jeu*, (67), 183–184.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

«Bureautopsie»

Texte et mise en scène : Michel Nadeau. Assistance à la mise en scène : Manon ; décor, costumes, éclairages : Denis Denoncourt, assisté de Christian Fontaine; musique : Robert Caux, Michel Cusson, Brian Eno/David Byrne, Gentle Giant, Charles Ives, Arvo Part. Avec Yves Amyot (Monsieur Bourque), Lorraine Côté (Sylvie), Josée Deschênes (Myonne) et Jack Robitaille (Monsieur Anctil). Coproduction du Théâtre Niveau Parking et du Théâtre du Vieux-Québec, présentée au Théâtre Périscope du 23 février au 20 mars 1993.

Un espace de l'âme

Les premiers instants déjà conquièrent : quatre cartons verticaux (dans le style cartons de déménagement ou... cercueils) sont alignés face aux spectateurs. Par la fenêtre de ces «blocs-appartements» dérisoires apparaissent tour à tour quatre personnages qui, tout en accomplissant leur rituel matinal, nous laissent voir quelques objets familiers, puis nous regardent. Une fois qu'a été ainsi dévoilé ce pan de leur jardin intime, ces personnages sont transportés dans la salle d'archives où ils travaillent. Vivre au milieu des archives façonne leur présent : leur vie actuelle est à la fois un tombeau, un passé, un cumul d'archives... La question que soulève le texte devient alors : de quoi peut bien être fait l'avenir?

La réalité contemporaine urbaine constitue le centre d'intérêt du Théâtre Niveau Parking. Avec *Bureautopsie*, la compagnie aborde cette réalité à travers un lieu qui est «le symbole par excellence du travail urbain» : le bureau. «Le lieu est un espace de l'âme», lit-on en exergue du mot du metteur en scène dans le programme. Et l'espace du bureau n'est pas traité, dans cette production, selon les poncifs habituels. Au contraire, ce lieu ordonné d'existence sociale deviendra celui du déchaînement de quatre personnages pas si différents de nous, qui passent leur vie dans cette partie de leur âme qu'on appelle un bureau. Leur déchaînement conduira à l'éclosion d'une expression de soi plus authentique, à une renaissance. Plus exactement, il s'agit, dans cette pièce, d'une émancipation, d'une prise en charge de soi-même par-delà l'angoisse.

L'élément déclencheur de cette crise est l'immobilisation pure et simple du monde extérieur au moment d'une panne d'électricité générale. Le monde ne tourne plus et se branche sur un éclairage de service. Le petit groupe se raccroche un moment à la dernière consigne venue «d'en haut», mais il est bientôt livré à lui-même et, ne pouvant plus s'abîmer dans la ronde de la productivité, il se voit contraint de se doter de nouvelles règles, de se trouver une nouvelle manière de vivre. Le «chef», un jeune cadre dynamique, perdant brusquement toute légitimité, n'y survivra pas. Pour lui, la corde se rompt au terme de la pièce : il aura cru en vain à un mirage amoureux. Le fonctionnaire qui aime les livres — l'homme mûr, le poète du groupe —, face à cet arrêt du monde qu'il attendait et qu'il voit se produire avec un certain plaisir, choisit de rester sur place, près des livres. Avec lui, après quelques débordements avec le jeune cadre dynamique, reste Sylvie, qui travaillait aux archives pour se consoler de son amour des livres insatisfait. Quant à la grosse Myonne, la femme du bon sens, elle quittera sa vieille peau et partira à l'aventure dans un nouveau corps svelte, tout de bleu vêtue.

On passe donc d'un système de relations réifiées, dont la figure principale est celle du supérieur hiérarchique, à un système de réflexion sur soi et de prise de conscience de soi, où le poète devient le personnage central. La pièce se termine par une valorisation de l'action, celle de la femme prenant un nouveau départ. Et nous, spectacteurs, nous sommes les habitants de la ville immobilisée pendant une soirée et qu'observe le poète à travers ce qu'on imagine être la grande baie vitrée du bureau.

Le reflet de cette ville que nous habitons est admirablement représenté, en arrière fond, par les colonnes de boîtes d'archives perforées, au travers desquelles filtre la lumière. La qualité du jeu (le pouvoir de conviction de Jack Robitaille en poète, la fougue d'Yves Amyot, le charme de Lorraine Côté oscillant entre la fille tendre, démodée, et la fille déchaînée, l'excellente composition de Josée Deschênes en Myonne), la beauté, l'humour et l'ambition d'un texte (le premier que Michel Nadeau ait signé seul), ainsi que la mise en scène, très ludique, décuplent l'intérêt de cette production, qui procure un véritable plaisir théâtral.

Christine Borello

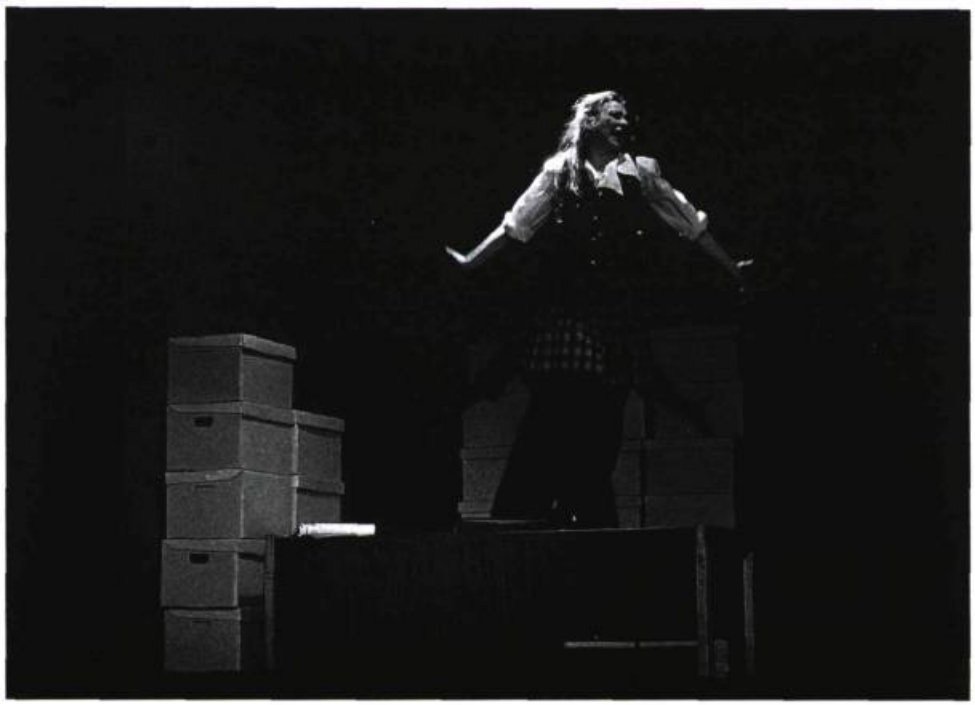

Photo : Claudel Huot.